

MON COEUR ~~TOUJOURS~~ CONTRE TOI

SECONDE CHANCE • TOME 2

ANNA BRIAC

Copyright © 2023 Anna Briac
Dépôt légal mai 2023
Tous droits réservés
Imprimé en France

ISBN : 979-10-359-9485-3
Marque éditoriale : Anna Briac
25300 Pontarlier

MON COEUR ~~TOI~~ CONTRE TOI

SECONDE CHANCE • TOME 2

1

Theo

Montréal

Jamais je n'aurais dû passer voir Patrick à l'atelier, en plein après-midi.

Mon mari dit toujours que l'inspiration est un feu sacré qu'on ne doit pas perturber. Comme ça ne m'amuse plus vraiment, après vingt ans de vie commune, de l'entendre se plaindre que je ne respecte pas son art et que je ne comprends décidément rien à la sculpture, j'évite les passages impromptus à l'atelier.

Mais ce matin, j'ai oublié mes clés à la maison, et il fallait bien que je rentre...

J'ai poussé la porte du bureau de l'atelier, sans m'annoncer.

Grave erreur.

Et me voilà, plantée comme une idiote devant le bureau de mon mari, échevelée d'avoir couru, le souffle court et tétanisée par la stupeur.

La douleur qui broie mon cœur est insupportable et m'arrache un gémissement.

Patrick est très occupé, et haletant lui aussi. Ses coups de reins sont enthousiastes, bien plus que lors de nos rares relations sexuelles de ces derniers mois. Son assistante qui couine sous lui, le visage crispé sous le plaisir, semble apprécier le traitement.

Et alors que je contemple mes illusions sur l'amour et le couple se réduire en cendres, la même question patine en boucle dans mon esprit : comment, mais *comment* ai-je pu être aussi conne et ne rien voir venir ?

2

Finn
Halifax

Le chat de Jelena s'est encore faufile par ma fenêtre entrouverte et a décidé de venir squatter mon canapé. Miss Parker est sympa, et elle aime particulièrement gratter dans ma poubelle, quand il y a des restes de crevettes ou de poisson. Mais ce soir, j'ai de la compagnie, et je préfère que le félin regagne ses pénates. Il lui est déjà arrivé de planter ses griffes dans les mollets d'une fille qui ne l'appréciait pas, et je ne veux pas risquer de faire capoter mon rendez-vous.

Je la caresse doucement, avant de la prendre dans mes bras et de traverser la terrasse pour aller frapper chez mon amie. Jelena m'ouvre, l'air sombre. La minette se faufile entre ses jambes et rejoint son panier au salon.

— Merci, Finn ! Je n'avais pas vu qu'elle s'était enfuie...

— Tu vas bien ? m'inquiète-je devant son regard triste.

— Moi, oui. Mais ma frangine...

Je grimace. Theodora passe quelques jours chez sa sœur, histoire de souffler et de reprendre ses esprits. Je ne la connais pas bien, on s'est croisés deux ou trois fois, quand elle venait rendre visite à Jelena et à leur père, mais sa peine me touche.

— Elle a le cœur brisé et elle ne sait plus du tout où elle en est, explique Jel d'une voix blanche. C'est dur de la voir comme ça, elle qui a toujours été mon roc. Enfin... merci pour Miss Parker.

Je lui serre l'épaule et la laisse rejoindre sa sœur. J'ai un appartement à ranger avant l'arrivée de Lily.

Je m'active, fais disparaître les affaires qui traînent, range la manette vidéo histoire de ne pas passer pour un gamin, et je mets le

repas à réchauffer, pendant que je file sous la douche. J'espère que ça se passera bien. Que le courant entre Lily et moi n'est pas une illusion. Elle est pompier volontaire, comme moi, ça fait déjà un point commun important. Je veux y croire.

Comme toujours, Finn...

Je ne rêve que de prendre soin du cœur de celle qui partagera ma vie.

Je ne désire pas un amour tumultueux aux remous douloureux, pas de tsunami dévastateur qui me laissera un trou sanglant dans la poitrine et l'âme à l'agonie. Pas de grand huit des émotions, pas de cœur tordu. Je rêve seulement d'être amoureux, de ressentir cette force de l'évidence quand je croiserai son regard. Vivre une relation faite de petits plaisirs et de grands bonheurs. Je veux rire avec ma femme, la comprendre juste en plongeant dans ses yeux, je veux me réveiller à côté d'elle chaque matin et la rejoindre sous la douche pour nous aimer plus fort, je veux des enfants qui courent au pied du sapin, des chants de Noël en famille et des cookies brûlés mais les meilleurs du monde parce qu'on les aura cuisinés ensemble.

Mais il semble que ce rêve ne soit pas partagé par les femmes qui me font craquer...

Et manifestement, ce soir ne fera pas exception. Lily est belle et sympa, mais ce n'est pas une conversation qu'elle est venue chercher. À peine a-t-elle passé ma porte que ses lèvres dévorent les miennes, ses mains glissent sous mon tee-shirt.

— Attends, l'arrêté-je en souriant. On peut prendre notre temps, aussi...

Je prends sa joue en coupe et repousse une de ses mèches blondes derrière son oreille.

— J'ai préparé un risotto au saumon. Je te sers un verre de vin, pour commencer ?

— Allez, Finn, on s'en fout de tout ce cérémonial ! On sait très bien qu'on va finir au lit, tous les deux : autant passer immédiatement au plat de résistance.

— Discuter, faire connaissance, ça te semble superflu ? demandé-je, fronçant les sourcils.

— Carrément.

La déception se déploie en une boule froide dans mon estomac. Pourquoi a-t-elle joué les filles timides et sensibles, si tout ce qu'elle désire, c'est s'envoyer en l'air ? Suis-je si peu intéressant que ça ?

— Dans ce cas, je crois que ça ne marchera pas, dis-je sèchement. Je te raccompagne.

Lily éclate de rire, et dans un mouvement leste, elle défait ma ceinture et faufile ses doigts dans mon boxer, avant de s'agenouiller devant moi.

Et toutes mes résolutions disparaissent...

Quand elle repart, au milieu de la nuit, je me sens mal. Un peu honteux, un peu coupable.

Je sors sur la terrasse et m'accoude sur la rambarde. De mon étage, on aperçoit un bout du port, entre les immeubles. J'inspire à fond, les yeux fixés sur les étoiles brillantes au-dessus de moi, dans le ciel d'été. Il fait bon, ce soir.

— Tu crois qu'il m'aime encore ? demande une toute petite voix.

Je sursaute. Putain ! Je n'avais pas vu Theodora ! Elle est assise sur un de nos transats, à Jel et moi. Je m'approche et m'installe dans le siège à côté d'elle.

— Ton mari ?

Elle renifle.

— Je sais que c'est ridicule d'espérer ça de la part d'un homme qui se tape son assistante. Mais... je n'ai connu que lui. Et je ne sais pas si je le hais ou si je l'aime encore ! C'est tellement embrouillé... J'ai envie de le massacrer et en même temps, j'ai si mal d'être loin de lui... C'est n'importe quoi, hein ?

Son ton est hésitant, et elle sent la fraise. Je crois qu'elle a abusé des mojitos de Jelena.

— Je pense que ce que tu ressens est normal. Ton monde s'est écroulé.

— Je devrais être capable de le remettre d’aplomb ! Mon monde s’est écroulé, mais pas moi ! proteste-t-elle. Moi, je résiste. Toujours. C’est ce que ma mère voudrait : que j’avance.

Sa voix se brise et de grosses larmes viennent rouler sur ses joues. Je tends la main pour les essuyer.

— Ta mère aurait surtout voulu que tu prennes soin de ton cœur, Theodora, dis-je doucement.

Elle soupire, sa tête dodeline sur ses épaules.

— Je ne sais pas comment faire... C’est Patrick qui l’avait entre ses mains et il l’a déchiré. Ça fait tellement mal de réaliser qu’on n’est pas aimé... Qu’on ne suffit pas.

Je comprends. Ce soir, je comprends très bien.

— Tu devrais rentrer te coucher. Tu as trop bu, et je ne peux pas te laisser toute seule ici.

— Tu ne veux pas rester un petit peu avec moi ? demande-t-elle doucement.

— Cinq minutes, d’accord ?

Elle hoche la tête, les cils brillants de larmes. Sans trop réfléchir, juste pour lui offrir un peu de soutien, je prends sa main dans la mienne. Et le visage tourné vers les étoiles, c’est moi qui trouve du réconfort à sentir sa petite paume au creux de la mienne.

3

Theo, dix mois plus tard

Montréal

J'entre dans le bar, repère Jill et Amy à notre table habituelle, et me glisse sur la banquette en face d'elles. Nous nous retrouvons ici depuis des années, Amy, Jill et moi, pour débriefer, vider notre sac et rire ensemble. Il n'y a pourtant pas plus différentes que nous trois. Jill est la directrice redoutée d'une société d'import-export, tandis qu'Amy est professeur de piano à son domicile pour profiter au maximum de ses enfants.

Nous nous sommes rencontrées sur le palier du pédiatre : Amy y emmenait son aînée pour un vaccin, moi pour Jaylene qui souffrait à nouveau d'une otite, et Jill en sortait, parce qu'elle venait de s'envoyer en l'air avec le dentiste qui partageait le cabinet. Une rencontre mémorable et une amitié qui ne s'est jamais démentie.

J'ai la chance de toujours pouvoir compter sur mes deux meilleures amies pour affronter les tempêtes. Sans elles, je ne sais pas comment j'aurais survécu à ces derniers mois.

En plus de mon cœur en miettes, il a fallu que je gère mon ego piétiné : ma remplaçante a l'âge de notre fille, les seins qui tiennent tout seuls, et les cuisses vierges de toutes vergetures. Sans compter que je ne cesse de tomber sur des articles qui vantent le « talentueux sculpteur Patrick Tremblay », que mon fil d'actualité Instagram est saturé de photos de sa dernière exposition et que je croise des affiches avec son portrait et son sourire hautain à chaque fois que je prends le métro.

Maintenant que le choc est passé, j'ai surtout des envies de violence. Je me visualise le giflant de toutes mes forces, crevant les

pneus de sa voiture.

Ça ne me soulage pas vraiment.

Je tire une grosse enveloppe de mon sac et la fais glisser sur la table. Un sourire se dessine lentement sur les lèvres de mes amies quand je pointe du doigt l'adresse de mon avocate.

— Dis-moi que c'est ce que je crois ! s'exclame Amy en arquant les sourcils.

Je hoche la tête en souriant. Elles n'attendaient pas ce fichu papier avec autant d'impatience que moi, mais pas loin.

— Tu es divorcée ! jette Jill en poussant un cri aigu qui fait se retourner la moitié du bar. Débarrassée de ce trou du cul pour toujours et à jamais !

Le cœur battant, je me laisse aller en arrière contre le dossier de la banquette, tandis que mes copines me félicitent, commandent une seconde tournée et invectivent Patrick.

— C'est arrivé hier, dis-je d'une voix mal assurée. Vingt ans de vie commune, dix-neuf ans de mariage, réduits à néant par quelques feuilles de papier...

Je grimace. Je devrais être ravie. Et pourtant, je me sens surtout... vide. Quand j'ai découvert que Patrick me trompait, mon univers s'est écroulé. Ça faisait des années que j'avais en mode « marche ou crève ».

Il fallait assumer les finances tant que son travail d'artiste n'était pas encore reconnu, mais aussi gérer toute sa paperasse administrative parce que monsieur était trop bohème pour se préoccuper des contingences matérielles, et élever Jaylene, le bébé surprise qui a débarqué l'année de mes dix-neuf ans.

J'ai tout géré, sans jamais me plaindre, parce que j'étais heureuse de cette vie, même si ce n'était pas celle dont j'avais rêvé. J'avais à mes côtés l'homme dont j'étais amoureuse, une petite fille adorable, souriante et vive, et même si je devais cumuler les heures supp' en tant que secrétaire au cabinet d'architecte, je pensais être une femme chanceuse.

Qui oserait se plaindre d'être fatiguée, quand c'est le résultat d'une vie bien remplie et des soins que l'on prodigue aux siens ?

Les disputes avec Patrick ? Les artistes n'ont pas les pieds sur terre, c'est bien connu. J'étais son ancre et j'en étais fière. Même si cela impliquait parfois d'endosser le mauvais rôle de celle qui dit non, parce qu'il ne se rendait pas compte du réel, le pauvre... Avec sa notoriété soudaine, ses chevilles ont grossi, atteignant la taille de celles d'un éléphant. Mais j'avais l'espoir que toute cette prétention outrée finirait par dégonfler.

Quant à la solitude écrasante qui m'oppressait, chaque année un peu plus, je me disais que c'était le lot inévitable d'une existence normale. Le concept des papillons dans le ventre, c'était bon quand on avait vingt ans et des illusions à revendre.

Mais la véritable vie de couple ne consistait pas en regards énamourés et serments éternels. Il y avait un paquet d'écueils et de bas-fonds, et il fallait louvoyer au milieu et faire avec. C'était ce qui s'appelait être adulte.

Voilà ce que je me suis répété toutes ces années, pensant qu'il était normal de vivre une existence de plus en plus éteinte.

De sacrées conneries, oui !

J'ai été stupide. J'ai accepté de sacrifier sur l'autel de l'ambition de Patrick tous mes rêves de jeune femme, mes aspirations professionnelles de designer d'intérieur, et mes rêves de relation romantique, comme celles que vivaient les héros dans les romans d'amour que je piquais à ma mère et que je lisais, le cœur exalté et la tête dans les mondes où tout se finissait toujours bien.

J'ai hésité pendant des jours à prendre cette décision, espérant que notre relation était réparable... J'ai même été tentée de pardonner à Patrick. Je suis vraiment heureuse de ne pas avoir cédé à cette pulsion absurde.

— Ça, c'est le meilleur prétexte de fête de tout l'univers ! s'exclame Jill en faisant tinter son martini contre ma margarita. Tu verras, c'est merveilleux de se retrouver enfin seule !

— ... dit la femme qui s'est mariée trois fois ! la taquine Amy.

— Et qui a divorcé tout autant, rétorque Jill avec un sourire victorieux. On n'a pas toutes la chance de tomber sur un Dylan. Il n'y avait qu'un monsieur Parfait, et je suis ravie que ce soit toi qui aies mis la main dessus.

Les joues d'Amy rosissent, tandis qu'elle joue avec son alliance.

— Je suis vraiment désolée pour vous, les filles, soupire-t-elle. Je me sens presque mal d'être si heureuse !

— Ne culpabilise surtout pas ! la coupé-je. J'ai besoin de ton bonheur pour contrebalancer la piètre opinion que je me fais de la gent masculine, en ce moment... Continue de briller pour nous, Amy. Toi et ma frangine, vous représentez l'espoir !

Jill dodeline de la tête pour manifester son désaccord, pinçant les lèvres.

— Tu n'as pas besoin d'un homme pour être heureuse, chérie. La société voudrait nous faire croire l'inverse, mais c'est faux. Pour citer Lady Gaga : « Si vous hésitez entre suivre vos rêves de carrière et suivre un homme, gardez en tête que la première ne vous réveillera pas au milieu de la nuit pour vous dire qu'elle ne vous aime plus ». Jamais je ne regretterai d'avoir emprunté cette voie ! Franchement, tu as envie de te remettre en couple ?

— Carrément pas.

Ma réponse fuse. Mon cœur a besoin d'une pause. J'ai besoin de me retrouver, de savoir qui je suis, seule, et de panser mes plaies.

J'ai pris un appartement trois jours après avoir découvert la trahison de Patrick, mais depuis dix mois, j'ai surtout la tête sous l'eau. Je n'ai pas du tout l'impression de profiter de quoi que ce soit. Il y a eu tellement de choses à régler, toutes en même temps... Les débuts de Jaylene à l'université, les rendez-vous avec mon avocate et l'avalanche de démarches qui allaient avec. Les pinailleries de Patrick pour tout et rien, son hostilité alternant avec ses regrets, mon cœur écartelé et largué au milieu. Ça a coïncidé avec une énorme

charge de travail au cabinet, combinée avec le départ en retraite de notre chef de travaux.

Bref, j'ai vécu dix mois totalement dingues, les émotions à vif et l'âme en montagnes russes. J'avais la sensation que mon monde venait de s'écrouler. Mes sentiments étaient un mélange discordant de colère et de désespoir, d'épuisement, de culpabilité et de regrets. Pas vraiment une partie de plaisir.

Ça va mieux, depuis quelques semaines. J'ai fini par m'extirper de ce vortex de merde, mais je suis toujours aussi perdue. Comme si plus rien n'avait de sens. Je me tiens devant l'horizon, et je ne sais plus du tout quel chemin emprunter, effrayée par cet infini de possibilités. Ma vie était toute tracée, simple, facile, même si, je m'en rends compte maintenant, elle n'était pas non plus très heureuse. Mais elle était rassurante. Désormais... Je ne sais plus trop.

— Tu verras, c'est ce bout de papier, la clé, me soutient Jill en tapotant l'enveloppe du doigt. Crois-en mon expérience, c'est psychologique : tant que tu ne l'avais pas reçu, une partie de toi se sentait encore attachée à Méga-Connard. Mais c'est terminé, finito, basta : tu es liiiiibre !

Elle se redresse et écarte les bras, renversant son verre dans le mouvement. Amy sort des serviettes en papier de son sac et essuie la table, pendant que le jeune barman fait les gros yeux à Jill. Notre amie lui adresse un clin d'œil malicieux. Il secoue la tête, habitué à ses frasques, avant de retourner à sa tireuse à bières.

— Je voudrais bien me montrer aussi confiante, grimacé-je.

— Tu sais ce que tu devrais faire ? poursuit Jill. Profites-en pour donner ta démission.

Je soupire. Pour Jill, tout est toujours simple. Elle décide, et elle fait. C'est tout. Elle ne passe jamais par la case angoisse, rongement d'ongles, doutes et insomnies. J'envie terriblement ce super pouvoir.

— C'est clair que ce n'est pas le métier de mes rêves, concédé-je du bout des lèvres, mais il faut bien remplir le frigo...

Ce qui n'empêche pas que j'ai de plus en plus de mal à me lever le matin pour aller travailler. La boule au ventre ne me quitte plus vraiment.

— Tu es dans une dynamique de changement, insiste Jill avec sérieux, autant repartir à neuf partout. Balance toute ton ancienne vie, sans exception. C'est le printemps, c'est le moment ou jamais.

— Allez, vendu ! m'esclaffé-je. Je me sépare de tout : ex-mari, boulot, appartement aussi, tiens. Oh, et quelqu'un veut adopter ma fille, peut-être ? Je l'adore, mais ses études me coûtent un bras.

Jill lève les yeux au ciel en sirotant son Martini.

— OK, tu peux garder Jaylene, concède-t-elle avec un demi-sourire.

Je la remercie d'un mouvement du menton, amusée par ses excès. Amy me donne un petit coup d'épaule.

— Ne l'écoute pas. Tu vas avancer pas à pas, et ce sera très bien.

— Bien sûr que non, la coupe Jill. Amy, ma chérie, question divorce, c'est moi l'experte. Au contraire, Theo va se jeter à corps perdu dans sa nouvelle vie, profiter de tout ce à quoi elle a dû renoncer pendant ces vingt dernières années ! Tu as fait une liste, d'ailleurs ?

— Ça risque de me prendre un moment, réponds-je dans un rire.

À vrai dire, je ne saurais même pas par où commencer... Mes rêves d'il y a vingt ans ont sombré, je ne pense pas pouvoir les déterrer. On ne revient pas sur tout ce qui a été perdu, je crois. Mais y songer me colle le bourdon, et on était censée fêter mon divorce, ce soir, pas me faire déprimer. Alors je préfère détourner la conversation et me tourne vers Amy :

— À propos de rêve, tu en es où, de ce grand projet de concert avec tes élèves ?

Le visage d'Amy s'éclaire, Jill ricane, pas dupe, et bientôt la joie qui fait vibrer la voix d'Amy me transporte dans un monde où tout est joyeux, à sa place, et shooté à la paillette de licorne.

4

Theo

Quand je rentre à l'appartement, je titube un peu sur mes bottines à talons hauts. J'ai abusé des cocktails, sans trop savoir si c'était pour célébrer l'officialisation du divorce, ou pour noyer mes angoisses. Je monte les quatre étages, glisse ma clé dans la serrure, referme derrière moi. Le silence m'accueille, perturbant et un brin oppressant.

Dire qu'à une époque, j'aurais donné un rein pour avoir un peu de paix et de calme à la maison... *Méfiez-vous de ce que vous désirez*, dit l'adage.

Je me laisse tomber dans le canapé et bascule la tête en arrière sur le dossier, fixant le plafond désespérément blanc. Peut-être que je pourrais repeindre l'appartement ? C'est tout ce blanc qui le rend si froid. Avec quelques murs colorés, de larges bandes anthracite et vieux rose, peut-être... Ma conscience me souffle ce que je sais déjà : planquer le problème sous une couche de peinture joyeuse ne le fera pas disparaître.

Mon téléphone qui vibre dans la poche arrière de mon jean me sauve de mes pensées désabusées. Je me tortille pour le récupérer et décroche.

— Theo, ça fait vingt fois que j'essaie de t'appeler, grince la voix de mon ex-mari à mon oreille.

— Bonsoir, Patrick, soupiré-je. Il est tard, qu'est-ce que tu veux ?

— Oh ça va, je sais bien que je ne te dérange pas, me sermonne-t-il. Je parie que tu rentres de ta soirée « cocktails et commérages ». Kayla aimerait...

— Ne commence pas, le coupé-je sèchement.

Je ne suis pas d'humeur à supporter ses conneries, ce soir. Mais mon ex-mari s'en fout. Il reprend d'un ton contrarié qui me vrille les nerfs :

— S'il te plait, Theodora, ne joue pas les peaux de vache. Kayla a encore un peu de mal à s'en sortir avec ta méthode de classement. Il faut avouer que ce n'est pas toujours logique et tu...

— Tu aurais dû te préoccuper des compétences professionnelles de ton assistante, au lieu de la sélectionner sur sa capacité à couiner. Assume tes conneries. Et ma méthode de classement t'emmerde, au fait !

Je lui raccroche au nez, furieuse. Putain, mais comment ai-je pu tomber amoureuse d'un mec aussi con ? Je serre les dents. J'ai géré toute sa comptabilité et sa paperasse administrative pendant vingt ans. J'aurais dû crasher toutes ses données professionnelles pour me venger, au lieu de tout lui laisser, avec le petit livret où j'ai répertorié tous ses codes d'accès aux administrations diverses !

Dire que je ne voulais pas me montrer aussi mesquine que lui, que je me suis efforcée de me conduire en adulte responsable et de ne pas me laisser guider par mon ressentiment !

Ça fait dix mois, et désormais, chaque jour qui passe ma colère déborde un peu plus, explosant les contours de l'ancienne Theo, comme un barrage qui serait sur le point de céder et de tout emporter.

J'en ai marre de ces conneries. Vraiment marre. Je ne sais même pas ce qui me hérisse le plus, dans son appel : qu'il ose critiquer ma façon de travailler, ou qu'il se permette de me faire la morale. L'évocation de Miss Seins Parfaits n'aide pas non plus.

Je bascule mon téléphone en mode avion et ferme les yeux. Je suis furieuse contre lui, mais aussi sincèrement étonnée : était-il déjà aussi cruel, il y a vingt ans ? Ou est-ce moi qui ai changé et me suis perdue en chemin ? Pourtant, nous avons été heureux, à un moment. Cela, je ne l'ai pas rêvé. Que s'est-il passé ?

Je suis tombée amoureuse de Patrick alors que j'avais dix-huit ans. Maman était en train de mourir, papa était dévasté, ma petite

sœur s'était réfugiée dans la danse pour tenter d'anesthésier la douleur. Moi, j'ai choisi ce que j'imaginai être l'espoir, l'avenir, la vie, à l'image de ce que je lisais dans mes romans et qui me faisait tant rêver. Je me suis précipitée et raccrochée à un amour de jeunesse, pour ne pas sombrer. J'ai voulu y croire à fond. J'admirais profondément Patrick, un étudiant artiste bohème et charismatique, et j'ai commencé à poser pour ses sculptures. J'étais sa muse et cela me remplissait de fierté. Ça m'évitait de penser au sourire de maman que je ne verrais plus jamais.

Je suis tombée enceinte très vite, par accident, sans bien comprendre ce qui m'arrivait. Ma mère n'était plus là pour que je me confie à elle, Jelena avait huit ans. J'étais seule. Patrick a été un papa merveilleux, très complice avec sa fille. Il l'est d'ailleurs toujours. Forcément, c'est moi qui devais poser les règles et les interdits, lui avait la part « rire et jeux »...

Et puis, le quotidien a étouffé nos sentiments, Patrick s'est absorbé dans son art et moi dans la survie matérielle de notre famille. Nous nous sommes éloignés. J'ai rangé mes romans d'amour dans des cartons, et moi qui passais mon temps à lire quand j'étais ado, je me suis mise à renier tout ce à quoi je croyais à cette époque : l'amour n'était qu'une vaste illusion, lorsqu'il y avait la vie réelle à assumer.

J'ai continué d'avancer, parce que je ne savais pas comment faire autrement, sans jamais m'autoriser à prendre de pause. C'était plus facile de renoncer à mes grandes idées romantiques, plus confortable de rester aveugle que de risquer de tout perdre.

Je me suis oubliée en chemin, et maintenant, je suis paumée. C'est comme si sa trahison avait déclenché un jeu de dominos infernal, et je réalise que tout ce qui constituait ma vie est en train de se casser la gueule.

Je n'aime pas particulièrement mon travail, même si j'y suis compétente et efficace. Je n'apprécie pas l'ambiance tendue qui y règne, cette ambition galopante doublée d'un mépris pour les salariés qui semble affecter mes patrons.

Je ne me sens pas non plus très bien dans mon appartement, sélectionné à la va-vite pour fuir la maison que j'avais meublée et décorée avec passion, tout au long de ces années. Penser que désormais, c'est Kayla qui profite du jardin où j'ai planté chaque fleur, de mon salon si confortable et lumineux, de la cuisine où j'ai choisi chaque élément, me retourne l'estomac. Je n'ai pas pu tout prendre, quand je suis partie, et j'ai abandonné un morceau de mon cœur là-bas : le mur du couloir où Jaylene avait écrit son prénom en cachette, la terrasse où elle a fait ses premiers pas, la large table de la cuisine où elle faisait ses devoirs et me racontait sa journée, pendant que je préparais nos repas. Tous ces souvenirs n'existent plus que dans ma tête, sans lieu où s'ancrer désormais.

Sur la table basse, le bouquet de fleurs que j'ai acheté ce matin semble me narguer. Les roses penchent leur tête vers le sol, libérant leur lourd parfum. Les branches d'eucalyptus et de statice que j'ai fait ajouter pour lui donner de la légèreté échouent misérablement à me remonter le moral.

J'étais si fière de m'acheter régulièrement des fleurs, en femme forte et indépendante. Pourtant, au fond, j'aurais tellement aimé que mon mari fasse attention à moi et m'offre lui-même ces fichus bouquets !

La solitude a ce douloureux avantage qu'elle te met face à tes incohérences, et te laisse tout le temps de ressasser... Et là, les yeux plongés dans le bouquet aux douces couleurs pastel, j'ai l'impression de toucher le fond.

Un instant, les paroles de Jill me reviennent en tête. Tout quitter... Un instant, je m'autorise à y réfléchir. À imaginer ce que serait mon existence si je cédaï à cet appel, si je décidais enfin de bâtir mon existence de façon choisie, consciente, comme j'en ai envie.

C'est ridicule. C'est trop tard. Trop fou. Trop impossible.

Et pourquoi pas, me souffle une petite voix bien trop tentante.

Tu as trente-neuf ans, pas quatre-vingts. Tu n'es qu'à la moitié de ta vie. Et si tu te rendais la seconde moitié plus agréable, plus

alignée avec tes véritables aspirations ? Si tu suivais enfin tes propres rêves ? Parce qu'en étant honnête, qu'est-ce qui te retient ici ? Jaylene est étudiante, elle n'a plus besoin de toi comme avant. Alors quoi ?

C'est une excellente question...

5

Finn

Halifax, septembre

— Encore, oncle Finn, encore !

— Tu veux ma mort ? gémis-je en me laissant tomber sur le tapis du salon de mes parents.

— S’il te plaît, s’il te plaît, s’il te plaiiiiit !

Je laisse échapper un râle, avant de me relever. Je saisis ma nièce de trois ans par le jean pour la faire à nouveau tourner en l’air, comme un hélicoptère fou. Ses hurlements de rire résonnent dans ma poitrine et entourent mon cœur d’une chaude couverture de bonheur. Lorsque je m’arrête à nouveau, une horde d’enfants me saute dessus. Mes quatre autres neveux et nièces réclament à leur tour une séance de voltige. Comme je refuse en riant, ils se jettent sur moi pour un combat-câlin géant. Je lutte, chatouille, pousse tout en douceur, protégeant les plus petits des coups de pied égarés des plus grands, et bientôt, je fais semblant de m’écrouler au sol, submergé par le nombre. Je porte Penny tout en chutant au ralenti pour qu’elle ne finisse pas écrasée et redresse vivement Salim qui titube, bousculé par les jumeaux.

Sur le seuil de la porte, Zachary et Benjamin, mes deux frères aînés, me fixent, hilares.

— Tu as besoin d’un coup de main, fiston ? en rajoute mon père. On lance un appel à la caserne ?

— Tu nous empruntes les gosses quand tu veux, si tu as envie de t’entraîner, glousse Aaliyah, ma belle-sœur et l’épouse de Benjamin.

Je secoue la tête, amusé, et me redresse, tout en ébouriffant les cheveux des jumeaux.

— Ne crois pas que je n'ai pas compris que tu essayais de me les refourguer, réponds-je avec une grimace. Ils sont adorables, mais c'est non. Je n'ai déjà plus de tympons... Vous avez pensé à les bâillonner, d'ailleurs ? Ce serait sympa, pour le prochain repas de famille...

Ben et Zach échangent un regard clairement intéressé, tandis que les enfants s'égayent tous en direction du jardin, dans un concert de piailllements excités.

— On pourrait prétendre que c'est sur la recommandation de leur oncle préféré, réfléchit Zach.

— Hé, comment ça, c'est Finn, leur tonton préféré ? proteste Ben.

C'est reparti. Mes frangins et leur compétition permanente. Je ne comprendrai jamais comment ils font pour bosser ensemble dans le cabinet d'orthoprothésistes qu'ils ont créé. Ma mère serre mon épaule dans un geste affectueux.

— Bientôt, tu auras tes propres enfants à câliner, mon grand, me lance-t-elle, avant d'appeler tout le monde à rejoindre la table.

— Pour ça, il faudrait qu'il arrête de mettre une nana différente dans son lit chaque semaine, s'esclaffe Zach.

Ma mère fronce les sourcils à son intention.

— C'est vrai, maman, quoi ! ajoute Ben. Ne joue pas les autruches : ton fils est un serial bais... butineur.

— Oh, c'est joli comme expression, roucoule Aaliyah. Bravo pour l'effort, mon chéri.

Mon frère se rengorge et embrasse le bout des doigts de sa femme.

— Vous fatiguez pas, les gars, je suis son préféré quand même, ricané-je.

Ma mère me colle une claque derrière l'épaule, j'adopte une expression contrite tout en levant mon majeur en direction de mes frangins dans son dos. Ils se marrent et Zach articule un « petit con »

silencieux. Maman lève les yeux au ciel en souriant. Privilège du petit dernier de la fratrie.

— Finn trouvera chaussure à son pied, reprend-elle en lançant un regard d'avertissement à mes frères. Ça ne tardera pas, vous verrez.

Merci, maman. Pas de pression, hein...

Benjamin mime un cri outré et balance :

— Si Aaliyah t'a entendue comparer les femmes à des godasses, ça va saigner, maman ! Ou alors, il faudrait au moins des Louboutins. Ou des Jimmy Choo.

— Les médecins urgentistes ne portent pas plutôt des espèces de sabots tout moches ? en rajoute Zach en fixant les pieds de notre belle-sœur.

— Tu sais où tu vas te les prendre, les sabots du médecin urgentiste ? le menace Aaliyah d'une voix perçante.

— Bravo, maman, tu as contrarié ma femme ! se plaint mon frère en plantant un baiser sur la tempe de sa compagne.

Tout le monde s'esclaffe devant la mine faussement courroucée d'Aaliyah.

— Qu'est-ce que j'ai raté ? demande Natalie, l'épouse de Zach, qui débarque dans la cuisine la petite Penny dans ses bras. Il y avait une bagarre et vous ne m'avez pas attendue ?

— On est sage, Chef, promis ! se moque Ben.

Nat est notre capitaine à la caserne où nous sommes tous pompiers volontaires, sous ses ordres. Zach la couve d'un œil admiratif, comme toujours.

— Allez, cessez vos bêtises, tout le monde à table, lâche ma mère, tentant de ramener un semblant d'ordre dans cette cacophonie habituelle.

Mes frères enlacent leurs épouses d'un geste protecteur en s'asseyant, sous le regard attendri de mes parents. Mon cœur se serre. Ils représentent exactement ce dont je rêve, et ce que tout le monde espère pour moi : que je perpétue cette image du bonheur familial en fondant ma propre famille. Ce n'est pas faute d'essayer pourtant,

mais je ne suis apparemment pas fichu de retenir une femme à mes côtés. Je suis le partenaire idéal pour s'envoyer en l'air, mais pas le genre avec qui on a envie de construire un avenir. Et ça fait mal.

Jackson, mon meilleur pote, dirait que j'abuse : je bénéficie de nuits de sexe débridées, sans m'embarrasser des discussions pénibles du lendemain. Je ne suis pas hypocrite au point de prétendre que je n'en tire aucune satisfaction. Mais ça ne me suffit plus.

Alors que je m'assois à table, mon père me tapote le genou avec affection.

— Tu es encore jeune, dit-il doucement. À vingt-sept ans, tu as la vie devant toi pour trouver l'amour.

— Ne l'encourage pas, papa ! Il va rester célibataire toute sa vie, sinon, renchérit Ben en me donnant une bourrade dans l'épaule. En même temps, il faut avouer que c'est pas simple de passer après Zach et moi : on lui a fait de l'ombre...

— Ouais, enfin, surtout moi, le coupe notre aîné en se marrant.

— Ben voyons, ce qu'il ne faut pas entendre, se lamente Natalie en levant les yeux au ciel.

Et Aaliyah enchaîne sur leur courage à toutes les deux, quand elles ont commencé à fréquenter mes frangins trop bourrus. Ils protestent, ma mère soutient ses belles-filles, et tout le monde se vanne et se chahute en se tendant les plats, au milieu des rires et des cris des enfants.

J'ai au moins la chance de pouvoir profiter du meilleur avec mes neveux et nièces : les fous rires, les bagarres pour de faux, les bêtises. Et je les refile à leurs parents quand je dois m'en aller ou que je suis trop crevé. Tous les avantages des câlins et des petits bras tout chauds autour de mon cou, sans les hurlements et les gros chagrins à gérer.

Ce n'est pas si mal, en somme.

Vas-y, à force de le répéter, tu vas bien finir par t'en convaincre.

— Passez les assiettes, jette mon père en plongeant la louche dans le saladier de purée.